

## PROLOGUE

### **Un rêve indien**

#### Là où commence notre histoire

*De vieilles légendes indiennes évoquent parfois l'histoire de ces grands guerriers souvent désignés sous le nom de « marcheurs sans mémoire » qui, les soirs de grands vents, courent tels des fous hallucinés de par les grandes prairies. On dit d'eux avec grande peur qu'ils poussent un cri pareil à la chouette et que, lorsqu'ils prennent leur envol, deux grandes ailes les portent sur les invisibles flots en quête de quelque grand territoire connu d'eux seuls. Quiconque alors se laissera prendre à tendre une oreille curieuse entendra des chants : des chants aux sonorités multiples et aux gloussements complexes, des gloussements qui dans leurs saccades se font langage, et qui sont comme des histoires scandées, psalmodiées tout haut, des histoires connues des seuls fantômes et des sorciers. On raconte aussi que ces guerriers aux orbites vides traînent avec eux une*

*ombre qui ne se sépare jamais d'eux. Il est dit, parmi les hommes-médecine, que cette ombre est une âme qui se serait attachée à eux, comme ça, répondant ainsi au caprice passager du grand esprit, et qu'elle leur inspirerait ces chants, cette mélancolie des cimes si belle qui confère cette immortelle présence au monde à ceux qu'elles possèdent.*

Se pourrait-il que Robert Howard fût l'un d'eux ? Ainsi débute la belle perspective, la mise en scène mythique pour approcher un écrivain qui mit en scène son œuvre, à l'image d'un Molière, un Flaubert, un Hemingway – autres hommes de l'action. Homme et œuvre, personnage et naufrage, perte du moi pour se « ré-approprier » cet autre qui le hante. En l'espace de quelques bruyantes et furieuses lignes tapées sur sa vieille machine Underwood, Howard brisera les cercles de la temporalité pour se faire le scribe des histoires perdues, oubliées. Et il n'hésitera pas pour cela à nier sa présence au monde et à son devenir. Pour tout don il y a un prix à payer, et Howard incarnera à la perfection ce pacte faustien passé entre lui et son double qui l'épanche d'une infinité de paroles et de dits, ces voix qui lui racontent « l'autre histoire ».

(...)

## Un rêve d'un million d'années

Le jour s'était couché dans sa tunique claire et avait rencontré la nuit dans son linceul de poussières d'étoiles. L'esplanade immense se drapait de soieries dressées comme un millier de banquets, en guise d'offrandes pour les corps las.

Elle, elle se languissait sur une immensité suave faite de soies, de velours et d'un millier d'autres tissus arrachés aux lointains pays des lointains continents, royaumes ou empires ployant sous les sandales vaillantes de guerriers sans limites. Panthère dorée, elle s'étendait de toute la longueur de sa silhouette sur la couche tendre. Le grès de sa peau épousait les couleurs de ces tissus désincarnés, synonymie picturale, qui se mêlaient en un maelström de beautés figées par la souplesse des bouches qui les avaient patiemment tissés. Elle avait ce visage faussement boudeur des Hyrkaniennes, et ses courbes formaient un S parfait qui ondulait sous des symphonies secrètes entonnées de quelques lointaines salles de son royaume. À moins que cette gosse insolente ne fît que se souvenir des musiques entonnées jadis en son honneur et dont les bouches boivent à présent la terre ou se sont dispersées aux quatre

vents...

Doucement, elle dodelinait de la tête, sommeillante, une main ramenée à sa bouche charnue et généreuse, un doigt fin à ongle noir l'entrouvrant, bouche sacrée pour laquelle tant d'hommes et de femmes étaient tombés. Fille des Suds mordorés, elle avait acquis la stature d'une déesse quand on sut ses dons et sa puissance. Elle tuait d'un regard, parfois d'un baiser, car elle avait terrassé en un désert de soufre la belle d'un lac profond qui avait eu de tout temps main mise sur les esprits incarnés dans les corps.

À ses côtés, placide, feulait tranquillement un tigre à la robe blanche. Il était issu du lointain Orient et jouait innocemment de ses formidables pattes avec la chevelure rougeâtre que cette Déesse laissait tomber avec une nonchalance d'enfant sur les soieries embaumées de mille parfums. C'était un félin mangeur d'enfants qu'un peuple qui portait des turbans lui offrit un jour en signe d'allégeance. À présent, il ronronnait comme un nouveau-né, avec confiance, ses yeux s'ouvrant et se fermant avec la bienveillance d'un sage.

Le ciel, qu'irradiait la coupe du soleil dans son dernier clignement, éclatait en ramures roses et parme, conférant à la scène une instance solennelle. Mais l'immortelle Déesse était lasse, lasse d'attendre des nouvelles de ses lointaines conquêtes. Alors elle

ignora la splendeur picturale qui fusait en une impeccable aquarelle derrière elle, lui signifiant par un juvénile haussement d'épaules combien elle n'avait cure de ce banal événement.

Tout autour d'elle, des torchères brillaient de tous leurs feux. Allumées tôt le soir par les grands prêtres de la cité, elles faisaient rebondir leur lumière de par tout le royaume et s'agitaient encore et toujours face aux vents doucereux qui sifflaient précautionneusement dans les draperies rosées tendues en guise de toit et de murs. Ses seins, hyperboles sublimes, étaient enfermés dans un entrelacs de lamelles d'or et d'argent qui lui conféraient l'allure d'une guerrière. Elle était presque entièrement nue et se morfondait sur sa couche, ses parties intimes éludées par des caches de dentelles et de limailles discrètes. Elle avait envie de changement. Et son doigt en coin de bouche lui fit dire qu'une vie monotone pouvait être mortelle, même pour une Déesse.

Comme elle commençait à s'enfermer dans une douce torpeur, les flambeaux des hautes oraisons de son palanquin échoué sur cette esplanade se mirent soudainement à pâlir et parurent un temps vouloir s'éteindre, étouffés qu'ils furent par une brise mauvaise. La terrasse, qui surplombait un panoramique se jetant sur des forêts touffues, des jardins d'orangers sauvages et des montagnes basses, accusa la pâ-

leur tiède du soir encore jeune et frémit sous le fléchissement des lumières. Une rumeur se propageait, qui doucement remontait des bases de son palais jusqu'à la place où elle avait élu son nid d'aigle.

Quand elle le vit monter, elle ne contempla qu'une ombre qui, prestement, gravissait une à une les marches de pierreries amoncelées et compactées en des blocs de bijoux. Cette ombre dénotait un corps de géant aux larges épaules que surmontait une tignasse disputant aux ombres sa place par les vents qui la faisaient voler légèrement. À mesure que l'ombre s'abolissait sous le spectre artificiel des torchères allumées, la Déesse découvrit tout d'abord un visage frappé par des vagues de lumière infligées par les flammes dansantes, un front large, mâchoire carrée. Ses yeux étaient deux feux bleus et brillaient aussi intensément que les prunelles vertes de la dame aux soieries. Puis ce fut une paire d'épaules comme elle n'en vit jamais porter un homme, aussi puissant fût-il.

Lentement, il montait la voir, une offrande, un paquet recouvert d'une cape rouge pendant de sa main gauche, la droite tenant un long et large glaive constellé de sang. Il avait la prestance d'un noble, mais son regard de sauvage aux aguets en aurait dissuadé plus d'un, car il demeurait dans sa nature un barbare qui s'était fait roi lui-même. Il montait et la regardait

avec un regard si intense qu'elle commença à défaillir, sa vulnérabilité de femme prenant le pas sur ce despotisme avec lequel elle tenait en une poigne de plomb ce pays aux mille délices taillé dans le sang par ses armées de conscrits. Lui, était seul et se tenait, tête droite plantée sur un cou de taureau. Sa chevelure était noir ébène, et il traversa un instant les pensées de cette parfaite amante de se blottir dans sa tignasse de barbare. Il était revêtu de la tête aux pieds d'une floraison de mailles d'argent formant une armure légère mais résistante, qui se voyait cependant percée en plusieurs endroits. Un pagne de fourrure fauve enserrait sa large taille et des chausses en peau d'un brun clair se fermaient sur des mollets saillants.

Il ne dit mot, l'interpellant d'un hochement imprimé par son visage de pierre. Elle obliqua ses yeux de chatte sur son bras gauche noyé dans la cape rouge. Lentement, il leva son bras droit tendu caressé par les lueurs jaune rougeâtre du soir, puis, en secouant brusquement son fardeau spongieux, fit tomber lourdement la cape rougie pour exposer à son regard une denrée qui ne la choqua qu'un temps. Brandie comme une baudruche, elle eut la surprise d'y voir la tête du général en chef de ses armées. Il la tenait là, tirée par ses longs cheveux dorés, la langue sortie, les yeux bleus crevant de grotesque manière

les orifices de ses orbites qui ne contemplaient plus à présent que les enfers profonds.

— Sentorios ! s'exclama-t-elle sans défaillir pour autant.

Le bras rejeta brusquement la tête poisseuse de côté. La boule de sang et de cheveux ensanglantés alla se perdre un peu plus bas sur les marches froides. L'atmosphère suintait une odeur où se mêlait peur et colère, et le barbare la fixait si intensément qu'elle en eut la nausée. Elle se rendit compte, sa salive prenant soudain le goût d'une marée d'amertume, que le géant musculeux et fier qui se tenait devant elle n'était autre qu'un roi barbare fort connu, mais que beaucoup déclaraient comme mort depuis longtemps. Roi d'Aquilonia, il avait combattu durant plusieurs mois avec ses troupes un siège tenu par des légions considérées comme invincibles. Et à présent, il se dressait devant elle, osant lui apporter la tête de son général et amant.

Il fit un pas en avant de sa démarche de fauve enragé, hésitant encore à frapper, et lança un regard au félin qui grognait bruyamment, tapi près de sa reine. On ne sut jamais ce qui était passé entre ces deux fauves, mais force est de reconnaître qu'il peut parfois s'établir des dialogues ne relevant pas forcément de la parole, et ne concernant en définitive que des regards où baigne un même astre sauvage. La bête fit

silence puis quitta l'esplanade. En descendant les larges marches, elle passa en frôlant une des cuisses du barbare. Il était son frère. Après un fugace éclair de haine qui perça un temps son visage d'enfant gâtée, la Déesse reprit de sa superbe, et, mains sur ses hanches fines, attendit...

Alors un Lion fit retentir une voix caverneuse sur cette terrasse embaumée, mais que la rousse trouva d'une très grande sensualité. Cette voix était terrible, celle d'un roi de colère, quoique son ton demeurât ferme, sans sentimentalisme exacerbé.

— Avant de combattre un adversaire, il faut apprendre à le connaître, et surtout savoir où il vit. Or, comment gagner quand on s'attaque à un royaume où le froid fait des ravages ? La glace gèle les glaives dans leurs fourreaux aussi sûrement que les têtes engoncées dans les casques, lui dit-il sur un ton cynique qu'un rictus féroce de sa lèvre inférieure gauche transforma en une moquerie teintée de dégoût. Je t'ai rapporté la tête ; le corps, je ne l'ai pas retrouvé, rajouta-t-il sur le même ton ferme et sarcastique.

Il était Conan, un Cimmérien, et il portait avec lui toute la rage d'un peuple dont les armées de cette beauté avaient pillé, torturé, violé, pour finir leur marche sanglante sous le talon d'un empire de barbares rompus à tous les combats et aux haines invincibles. Il bomba un peu plus son torse, elle prit peur.

— Et combien étaient-ils tes chiens ? Dix mille ? Trente mille ? Ils ont tous été taillés en pièces, avec la même sauvagerie que celle avec laquelle ils ont massacré les habitants des villages dont j'avais la charge.

Malgré sa colère, elle aborda cette défaite avec malice.

— Je ne savais pas que le grand Roi Conan était encore souverain d'Aquilonia, ni même qu'il fût encore de ce monde. (Elle fit deux ou trois pas de côté tout en ne le quittant pas des yeux et jouait au politique avec un art consommé.) On m'a toujours dit que les Cimmériens étaient un peuple de barbares, des nomades somme toute. Comment croire qu'ils puissent à ce point s'amouracher d'un Roi pour pouvoir tenir un tel siège, surtout quand au bout il n'y a pas de butin ni de femmes à prendre ?

Elle acheva cette dernière phrase d'un petit geste de la main pour en accentuer la raillerie. Il fit un autre pas, prêt à faire une nouvelle tête pour la rapporter en son royaume meurtri, mais il se renfrogna, et baissa sa lame lourde de morts. Il émanait une telle puissance de tout son être, ç'en était presque palpable, et pourtant elle était conquise. Jamais elle n'avait eu l'honneur de le rencontrer, on ne parlait plus de lui que dans les légendes.

Une des torchères s'était éteinte, les autres fuyaient sous les vents qui avaient gagné en puis-

sance.

— Mais qu'est ce qu'une bataille, Conan ? Je peux très bien te renvoyer d'ici deux mois le double des troupes qui ont déjà fort mis à mal ton peuple. Crois-tu qu'il faille continuer ce petit jeu ?

Encore une fois, son ton était malicieux, insidieux, elle montrait par là probablement qu'elle tenait toujours les cartes en main.

— Renvoies-en cent mille et nous couperons autant de têtes, si c'est ce que tu veux, aboya-t-il, la poitrine soulevée de colère. J'ai chevauché jour et nuit pour t'apporter ce trophée, mais la prochaine fois je viendrai pour ton royaume que je démonterai pierre par pierre.

Sa voix avait la force d'un torrent et l'impact d'un rocher. Il l'avait avertie sur un ton qui laissait bien entendre ses intentions, mais la manière qu'il eut de hausser la voix fit dire à la Déesse qu'il était bien capable de réaliser ce qu'il avançait avec l'assurance d'un architecte. Il y eut un moment de flottement durant lequel elle put plonger une fraction de seconde dans le bleu de ses yeux assombris par la colère. Elle y découvrit une pensée qui le hantait.

— Et j'ai appris pour ton épouse. Tu as dû beaucoup la pleurer...

Il ne s'attendait pas à celle-là, mais prit cette amorce pour une autre épreuve.

— Elle était ma reine...

— Le grand Roi Conan surpris par une lame en pleine nuit, on aura tout vu...

Elle rit brièvement, coupée dans son envolée par la lame d'un regard revenu de gouffres infernaux. Il braqua brusquement son visage sur elle, mobilisant sa masse musculaire au souvenir de cette tentative de meurtre à l'encontre de son couple.

— C'était surtout le fait d'un puissant poison projeté par la bouche d'un assassin... (Il paraissait encore le voir devant lui, ses yeux s'écarquillant à mesure que le souvenir revenait à l'assaut.) Et ce fut sa dernière forfaiture.

Il l'avait étranglé longuement au moyen de ses mains, son visage de félin blessé, déformé par la haine et le chagrin. Sa dame avait été égorgée sans plus de cérémonie, laissant couler sa vie sur les draps royaux. Quant à lui, il ne dut sa vie qu'à son compagnon de Numidie qui le sauva des poisons par un remède bienvenu. Il délira quatre jours durant sur des nuages de soufre, pour finir par émerger d'un sommeil aux parfums de mort. Il agit vite en passant au fil de l'épée toute la secte des assassins qui fut à l'origine de cette tentative. Et, à l'heure qu'il est, le baron de Brunidie, petit fief adjacent à son royaume, devait hurler encore, attaché qu'il était au poteau des « marais aux rampants » dans une longue agonie qui

ne cesserait pas avant plusieurs lunes. La petite mort n'est pas une spécialité cimmérienne, mais pour une fois il avait fait une exception. Il avait eu un certain plaisir à entendre durant de longues minutes ce goret couiner comme un animal quand il fut immergé dans la vase pour se voir dévorer à petit feu, ses yeux tor-dus par l'indicible douleur qui lui dévorait les entrailles...

Las de se souvenir, il s'apprêta à redescendre les escaliers, imprimant un mouvement souple à son armature de Titan. La comédie n'avait que trop duré, il lui tardait de retourner en Aquilonia afin d'aider son peuple à reconstruire.

— Non, attends, attends, Conan !

Elle l'avait appelé d'une voix quelque peu voilée qui cachait une supplication. Se pouvait-il qu'elle s'intéresse à celui qui avait écrasé la plus puissante armée du monde ?

— Enfin, je voulais dire... (Elle paraissait impressionnée.) Prendrais-tu une coupe avec moi ?

Il la regarda, cherchant une once de malice dans sa soudaine convivialité. Elle lui tendit une large coupe où flottait un liquide rouge et odorant.

— Tiens, bois, grand roi d'Aquilonia.

Sa curiosité piquée à vif, il prit la coupe non sans une certaine réticence. Devinant les soupçons, elle se saisit brusquement de sa coupe et y but, plongeant

des lèvres pour lesquelles des hommes auraient tué.

— Alors, tu vois bien, je ne suis pas de cette espèce, Conan.

Elle lui rendit la coupe. Toujours la même malice, mais une certaine franchise aussi. Il commençait à la désirer, elle faisait cela à tous les hommes. Mais, chez lui, cela se manifestait par des marées de lave en fusion, des océans en ébullition. Cependant, avant de la désirer, il la haïssait, cela il le retint bien, histoire de ne pas se retrouver comme certains de ces rois endormis trop tôt, une dague zamorienne fichée dans le dos, autant dire un sommeil éternel...

Tout en buvant le breuvage, Conan n'avait de cesse de l'observer, ses yeux bleus plissés, interrogeant continuellement le jade des yeux de la Déesse. Elle souriait plus largement. Aux yeux du barbare, il sembla qu'une défense se fût affaïssée quelque part en elle, laissant poindre un scintillement de faiblesse dans la fragrance verte d'yeux qui avaient fait mettre à mort tant de vies.

Elle semblait ne plus avoir envie de jouer. Lui, il la guettait toujours de ses prunelles de fauve blessé. Il était en chasse et peu enclin à de telles effusions. Après tout, il avait lui-même coupé la tête du général de ses troupes ; après un bref combat, il est vrai. Difficile de croire en une si immédiate conciliation.

L'astre derrière elle commençait à sombrer sur le

fil tranchant de l'horizon, sa coque jaunie éclatant en arabesques de couleurs mortes, ensemençant les dernières lumières du monde de ses copeaux de jaune fané ; Conan crut un moment y voir un signe de satiété à venir. Il avait tant dressé de pieux dans des cœurs encore jeunes, tant coupé de têtes, tant brisé d'os, qu'arrivé à sa quarante-cinquième année, il voyait tout cela à présent comme des morts inutiles. Mais les hommes étaient tellement préoccupés de pouvoir, tellement avides à conquérir. Il connaissait cela depuis que, tout jeune, il avait vu ses parents mourir devant ses yeux par le jeu d'une troupe de pillards sans aucune pitié. Depuis, il avait tellement tué que la lassitude s'emparait à présent souvent de lui sans qu'il puisse y faire grand chose. Mais la vision de sa femme égorgée et de ces villageois massacrés lui dit que ne viendrait pas de sitôt le temps où il pourrait enfin partir et finir loin d'ici, dans une quelconque bataille – la plus belle des morts pour un barbare.

Elle le regardait opiner silencieusement de la tête tout en fixant le liquide de sa coupe, qui se balançait comme une mer sans borne, et elle semblait suivre chacune de ses pensées avec une étrange compassion, chose dont elle se serait sentie parfaitement incapable quelques minutes plus tôt. Elle buvait et son ventre devenait de plus en plus chaud. Elle avait

faim de lui, faim de Conan. Elle caressa un moment l'idée que cela serait possible, qu'un accord serait possible, que ce Roi vengeur abandonnerait sa rage pour la prendre dans ses bras. Mais elle avait fait tant de mal, causé tant de malheurs, qu'il eût été difficile pour lui d'oublier ce passé si récent. Si seulement elle avait pu faire quelque chose.

Alors elle fit une chose dont elle ne serait jamais crue capable auparavant. Elle avança, sa coupe de vin dans une main, et tendit l'autre en un lent mouvement vers le visage couturé du Roi barbare. Une autre musique se fit entendre, plus douce celle-là, une musique qui parlait avec douceur à leurs deux cœurs. Lui était venu pour la tuer, elle voulait l'aimer. Et, dans cette confusion des sentiments, dans cette belle contradiction, elle avait décidé de franchir une distance qu'il avait pourtant posée dès le départ.

Sa main baguée parcourut son visage et Conan parut défaillir, il souffrait tellement de l'absence que la caresse de sa main était chose appréciable. Il ne sut pas non plus vraiment pourquoi, lui non plus, mais il se mit à la regarder avec des yeux différents, à présent. Quelque chose venait de changer. La nuit se fit plus profonde, emprisonnant dans son écharpe les dernières lueurs du jour. Les chants nocturnes d'oiseaux aux ailes de cuir s'élevèrent autour du palais. Et, par le jeu des correspondances, un voile

s'était levé sur deux cœurs.

Elle, s'était soudain rendue compte combien la vie pouvait être une chose précieuse, quel que soit le temps imparti ; lui, se voyait, pour la première fois depuis sa longue vie parsemée de batailles, endosser le rôle d'un soupirant dévoué pour cette reine devant laquelle un Roi Picte se dévêtirait un jour futur pour l'aimer également une nuit. Elle était immortelle, c'était sa malédiction, mais peu lui importait, à ce vieux Lion. Quant à elle, voilà qu'à présent elle sombrait dans un silence sans nom. Elle geignait comme une enfant sans père au plus profond d'elle-même, et toucher la peau brûlée de ce barbare était comme toucher sa propre rédemption.

Elle continua de le caresser doucement à mesure que la nuit ouvrait le monde de sa lance de métal noire, et lui la regardait. Il n'avait plus envie de se battre, il était las. En cet instant, il était prêt à tout lui pardonner. Quand il osa toucher sa chevelure de rouquine, elle poussa un profond soupir sous l'avalanche de désirs que lui procura cette main large et forte. Elle baisa la paume en signe de soumission, elle l'avait choisi ainsi. Lui ne dit aucun mot et l'attira doucement, mais fermement, contre son torse musclé. Légère comme une fleur, elle embaumait des parfums qui vous prenaient à la gorge et rendaient fous les moins téméraires. Mais il était un Cimmérien.

Elle recula, habile à imposer un jeu, ses yeux farouches n'en étaient pas moins sincères. Elle recula, il s'avança un peu plus. Son glaive fut jeté à terre et tinta au sol avec un bruit sourd qui dut résonner en bien des tombeaux et souterrains du monde. Ce soir, il serait Roi dans le lit de sa pire ennemie, et pourtant il n'y voyait pas mal.

Elle s'allongea sur les soieries aux couleurs vives et chatoyantes, il la suivit. Quand ils s'embrassèrent, ce fut la glace contre le feu, et par quelque curieuse manière ils y trouvèrent un équilibre. La nuit prenait son envol et eux se glissaient dans des profondeurs dont ils mettraient du temps à revenir. Un Lion et une louve s'affrontèrent et aucun ne sortit gagnant. Nul ne sait combien de rejetons illégitime le Roi Conan dut donner à ce monde. Ce qui était certain, c'est que pour cette Déesse, il en résulterait quelque chose de bien particulier.

Dehors, tout semblait calme. Les gardes sommeillaient de leur trop longue veille, juste assez profondément pour laisser passer sous leurs gorges nues de longues lames droites et se voir ainsi dessiner un large sillon silencieux dans la chair soumise par la main ferme que guidait le poignard ferré des symboles aquiloniens. À leurs têtes de définitivement retomber, s'assoupir dans des songes sans lendemains.

Ils étaient arrivés au crépuscule balbutiant, trot-

tant au pas de course des pisteurs de montagnes, une cinquantaine tout au plus. Marqués de la teinture noire de la mort, ils étaient les vengeurs d'Aquilonia. Fils de tués, filles de violées, ils avaient suivi le Roi lors de son long périple, juste assez longtemps pour se camper dans les forêts alentours, toujours aussi promptes à cacher les chasseurs sauvages. Barbes rousses, jaunes et noires, ils allaient tous d'un même œil vengeur, celui des tigres, lions et loups de l'ancienne Aquilonia. Fins archers, habiles guerriers, ils pratiquaient toutes les armes, et ils allaient toujours jusqu'au bout de leurs joutes. Quant aux filles farouches qui les avaient suivis, elles étaient faites de la même rude étoffe.

Géants grimpeurs, lames en bouche, ou accroupis au bord des murs contre lesquels veillait la garde de nuit, voilà qu'ils égorgeaient sans fracas, coupaient net et proprement les jugulaires. Traits de flèches précisément lâchés, ils avaient avec eux la nuit goguenarde et s'appliquaient comme à une cérémonie. Chaque garde était tué dans le silence des bruits de la nuit sépulcrale, car au loin les attendait le gros de la troupe, perchés sur des chevaux aux robes de jais. En cuir, peau, fourrure et fer, ils étaient bardés de haine – d'une haine nordique, froide et sincère. Tout le monde irait ce soir au Walhalla, mais eux en dernier. Leurs yeux luisaient d'une colère argentée, celle des

fers dans les chairs, car la vie est dans le sang, et qui verse sera versé. Souples et puissants, ils terrassaient tous les petits groupes dormants ou simplement en train de veiller près des feux, en bas, voire même encore ceux qui croupissaient de suffisance dans les pièces attenantes des bâtiments bas constituant le gros de la garnison de réserve.

Bruits de gorges découpées, cris étouffés, la garde du sud de l'Aquilonia, celle qui eut à subir les pires attaques, avait décidé de rendre justice. Et comme ils comptaient aux trois quarts de leur troupe des Cimmériens avertis, il fut normal pour eux de satisfaire aux traditions. En pénétrant, tête courbe, à l'intérieur des salles, gravissant les dizaines de volées de marches noircies par la suie, ils allaient entamer le ballet des glaives, et ce soir planteraient les têtes sur les plus hautes piques, chanteraient la gloire de leurs défunts et danseraient sur les corps des trépassés. C'étaient des lions, des tigres, des loups ; dans leurs bouches courait le filet aqueux du tueur, et dans leurs yeux figés ne survivait que la demande du rouge sang, giclant des gorges, nourrissant les sols de leur liquide germinatif.

Avant de rentrer dans la forteresse haute comme mille rocs lissés par des Dieux, ils se retournèrent tous de concert une dernière fois, laissant étinceler les brasiers encore hauts des campements dans les

miroirs souillés figurés par les plastrons de métal qu'ils portaient fièrement au poitrail. Il y était dessiné les armoiries de l'Aquilonie. Ils espéraient ainsi faire contempler aux défunts la gloire de leur combat. Certains crachèrent, d'autres tranchèrent une ou deux têtes de corps exposés à genoux, au sacrifice, sur les marches même, mais sur les bouches, pour les projeter ensuite violemment d'un simple coup de botte. Et tous allaient d'un même regard, celui des lions, des tigres et des loups d'Aquilonia. Aujourd'hui, même le soleil verrait dès l'aube son étendard flamboyant taché du rouge de la vie répandue avec la nuit.

Le dernier, grand, mince et effilé, qui ferma la marche, évoquait un loup, cuir noir, yeux noirs, crinière de boucles noires, pensées abreuvées aux ténèbres. Conscientieux, il encocha une flèche sur un arc blanc, large et lourd, l'ivoire des archers du sud. Et, avec la passion d'un poète, il tira de tout son long la corde où se voyait engagée une flèche à tête de feu qui, une fois décochée en un long et doux sifflement, manqua presque de faire chuter une étoile.

C'était le signal tant attendu, la fête orgiaque. Ils allaient tous payer, et même le roi Conan ne pourrait rien y faire ; c'était leur loi, la loi des lions, tigres et loups de la grande Aquilonia. Et en cette nuit bientôt pleine où leur territoire saignait encore du fer des

ennemis, ils allaient entamer leur rituel guerrier. Les vautours entamaient déjà leur sarabande plumeuse, là haut, sur la toile bleu marine du ciel, tournant indéfiniment en rond. Les forêts retinrent leur souffle végétal. C'était la justice des fils et filles d'Aquilonie qui s'abattait ce soir sur cette terre en une sarabande infernale de haine et d'acier trempé...

\* \* \*

L'image se brouille, les mots se perdent, s'égarant dans une coulée de visions extatiques. Les doigts ralentissent déjà la cadence, un géant sortait de la fièvre sacrée. Un autre déjà s'éloignait. Bob l'entendait d'un pays trop lointain à présent, et les mots se haïaient, se décomposaient, perdant peu à peu de leur construction, de leur organisation, de leur substance.

Bob ne savait pas pourquoi, mais à chaque fois que les mots qu'on lui dictait s'échappaient de sa bouche, et qu'il contait les chroniques de ce géant barbare, il arrivait toujours un moment où le contact se rompait. Cela le laissait souvent essoufflé sur sa chaise, les yeux dans le vide, et une page dont les mots s'interrompaient brusquement.

Plus d'une fois il s'était mis à hurler et à insulter la voix qui partait, et sa voix qui retombait. Alors, il cassait tout, jetait sa machine au sol et s'effondrait, brisé par cette rupture brutale. La douleur au lobe tempo-

ral reprenait son tambour, il avait un mal de chien et ne parvenait pas à se mouvoir. Toute sa motricité se voyait ainsi affectée durant de longues minutes avant qu'il ne puisse remonter l'horloge qu'il avait dans sa caboche.

Il avait si souvent froissé, jeté, déchiré des débuts d'histoires qu'il aurait pu en faire un recueil de nouvelles. Parfois il le regrettait, mais la plupart du temps il s'en foutait, jurant au ciel que si lui ne la lirait plus, le Dieu mort non plus.

En cet été de plomb, le soleil martèle le puits rouge de ce Texas lointain. Bob transpire beaucoup et la chaleur ne fait qu'accentuer ses transes durant lesquelles il exerce sa folie de conteur sur les touches fatiguées de son Underwood.

L'idée de cette nouvelle lui était venue si soudainement. Raconter une histoire de Conan se déroulant alors qu'il était Roi lui titillait l'esprit depuis longtemps à présent. La voix avait alors commencé de parler et Bob de répéter, c'était à chaque fois la même correspondance magique qui s'instaurait entre eux. Mais quand elle partait, Bob vivait cela comme un arrachement, une trahison. Et le soleil bas sur sa maison ne lui donnait pas particulièrement envie de sortir et traîner son mal de vivre. Écrire était tout ce qui comptait à ses yeux, et s'il y avait un enfer, c'était bien ici, se dit-il encore pour lui-même, sa tête ac-

quiesçant devant cette évidence fatale.

Il s'était forgé une personnalité à part dans sa ville, à la fois rejeté par une grande partie de la population puritaine qui le voyait comme un drôle de Diable, et adulé par certains, peu engageants cependant pour avancer les raisons de leur fascination quand aux publications qu'ils s'arrachaient avec ferveur.

Bob se lève, sa fenêtre nue éclaire toujours le même paysage pour lequel celui ci nourrit de lointaines pensées de voyages, de batailles et de tueries. Car l'évidence du réel ennuie ce jeune homme, et l'inéluctabilité de sa fin qu'il identifie à celle de ses personnages fauchés en plein élan, pris dans cet élanement vital, ce besoin de survie, toutes ces évidences avec lesquelles il semble toujours fuir la vie qu'on lui présente font que, tôt ou tard, il en finira avec l'existence aussi simplement qu'avec une lumière qu'on éteint ou une bougie sur laquelle on souffle.

Cela ne l'amusait pas de ne rien faire, juste que, pour lui, faire c'était écrire et non pas vivre minablement, travailler sans savoir pourquoi, rentrer chez soi sans savoir si cela a un réel sens, prier à l'église ou au temple sans que cela pose problème. Howard avait des pensées hautes, des pensées des cimes. Et la vie était pour lui comme une guerre permanente contre l'immobilité. Pour supporter l'existence, il fallait se-

lon lui avoir un grand amour ou défendre une grande cause. Quand l'inspiration le quittait, il n'avait plus de cause, sauf peut-être sa mère, qu'il idéalisait sans le savoir dans sa fiction.

Mais le plus grand problème de Bob, c'était qu'il avait l'impression d'être né avec quelque chose qui lui manquait ou qu'on lui avait enlevé à un certain moment d'une histoire dont il ne parvenait plus à retrouver la trace dans sa mémoire en morceaux. Était-ce pour cela qu'il nourrissait parfois le désir de tuer son père et parfois même sa mère, et par la même occasion se supprimer pour en finir avec tout ?